Le montagnard et la soupa

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **13 (1875)**

Heft 20

PDF erstellt am: **09.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-183265

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

l'ordinaire, et quelques-uns d'entre eux paraissent plongés dans des méditations profondes. Il faut, croyons-nous, attribuer ce fait aux préoccupations que leur donne l'étude du nouveau catéchisme actuellement soumis à l'examen du corps législatif.

» Le Synode a mis huit ans à enfanter cette œuvre; MM. les députés n'ont que huit jours pour former leur opinion. On comprend dès lors quel doit être leur embarras en présence des questions sur lesquelles nos plus habiles théologiens ont discuté si longtemps sans pouvoir s'entendre. »

Lo montagnard et la soupa.

Tot parâi l'âi ia pè lo mondo dâi fins retors!

L'autro dzo, on gaillâ dè pè lè montagnes dâo Pays d'Amont arrevè à Lozena avoué son bissa, son paraplliodze et son dordon. L'eintrè dein on cabaret et démandè on assiétâ dè bouillon po sè referè on pou, kâ l'avâi passâ la Deint à pî et vo peinsâ bin que l'étâi affauti.

On l'âi ein dressè onna terrina et ne sé pas coumein cein sè fe, mâ quand l'eut prâo medzi, ye trova dein la soupa on timbre-pouste que n'avâi jamé servi et que resta alliettâ âo fond dè s'n'assiéte. Quand ye ve cein, ye sè lâivè, repreind sè z'afférès que l'avâi posâ dein on carro et décampè sein pipâ lo mot.

— Ohé! l'ami, l'âi criè lo sommeillié, que l'âi tracè aprés avau lè z'égras, atteindè-vo vâi et payï vâi voutron medzi!

— Dâo diabllio que vu payï, repond l'autro, allâ pi vairè dein m'n'assiéte : ma soupa étâi franco!

Un chat sauvé par un chien.

Un célèbre peintre de Genève, mort il y a quelques années, avait un chat qui faisait les délices de ses enfants. Ce chat devint malade; il était atteint de la gale et souffrait à un tel point qu'il fut décidé en conseil de famille de mettre fin à ses maux. Le chat fut mis dans un sac dont on lia l'ouverture avec un fort cordon, et Justine, la cuisinière, fut chargée par son maître d'aller jeter le sac et son contenu dans le Rhône. Au bout d'un quart d'heure, la domestique revint et annonça à la famille, réunie pour le dîner, qu'elle avait jeté le sac dans le fleuve et qu'elle l'avait suivi des yeux jusqu'au moment où il avait disparu dans l'eau. On se mit à table, les enfants étaient tristes, on regrettait la sentence exécutée contre le vieux serviteur de la famille; la conversation n'était pas aussi animée que de coutume, lorsque tout à coup on entendit des aboiements derrière la porte de la chambre à manger. On alla ouvrir la porte et l'on vit Fiquet, le chien du grand artiste, entrer dans la chambre, traînant un sac qui semblait être animé de mouvements convulsifs et exécutait des soubresauts fantastiques. Le sac fut ouvert et il en sortit un animal mouillé, que chacun reconnut immédiatement pour le chat de la maison. C'était bien lui, que Fiquet avait été repêcher dans le Rhône. On se figure aisément qu'après cette délivrance miraculeuse le pauvre chat fut conservé religieusement jusqu'à la fin de ses jours dans la famille. (*Rameau de sapin.*)

LES NOCES INTERROMPUES

PAR ALEXANDRE FOURGEAUD.

J'ai un ami, garçon d'esprit, qui pourrait être célèbre, s'il n'était modeste jusqu'à l'abstraction. Cependant on peut tout violenter, même la modestie, et c'est ce qui est arrivé, fort heureusement pour les amateurs de fine littérature; car mon excellent ami, proclamé vainqueur à un concours littéraire, fut forcé de se révéler et de signer son véritable nom, un petit chef-d'œuvre : *La tante Rose.*

Or, l'histoire que je vous offre aujourd'hui, lecteurs, amis, m'a été confiée par Maurice Cherveix, il y a longtemps déjà, alors que, fort jeunes l'un et l'autre, nous ne pensions guère aux imprimeries et au seigneur Public.

Peut-être mon ami a-t-il oublié cette charmante histoire; il en a tant jeté de semblables au vent de la causerie! Moi, j'en ai gardé fidèle souvenir, et ma mémoire seule a guidé ma plume.

Je prie donc le lecteur de se reporter en pensée au temps du règne de Louis-Philippe et de me laisser le conduire place Royale, à Paris; car c'est là, par une fraîche matinée de mai de cette époque déjà si loin, qu'un hazard amena la reconnaissance de deux amis, vieux soldats, séparés depuis le licenciement de l'armée de la Loire, habitants tous deux du quartier Saint-Paul; tous deux décorés, tous deux hypothéqués par les rhumatismes et les blessures.

Au moment où Gérôme Duplantin, portant sa canne comme un fusil, et suivi de Fanfare son chien mouton, pénétrait du côté de la rue Saint-Louis (aujourd'hui rue Turenne) sur la place Royale, par la porte de la rue Saint-Antoine, César Goussaud, tout aussi raide dans son col de crinoline, la canne presque aussi symétriquement portée et accompagné par un chien de la même race, circonstances qui indiquaient au moins des goûts très identiques, s'avançait droit vers un banc situé au pied de la statue en marbre de Louis XIII.

Les deux chiens, en s'apercevant, s'élancèrent aussitôt, selon l'usage, pour fraterniser à leur façon. Leurs maîtres les suivirent, se regardèrent, s'ébahirent et laissèrent échapper en même temps un cri de surprise et de joie.

— Gérôme!

— César! cher César!

— Parole d'honneur, c'est bien toi, mon brave! s'écria enfin César Goussaud d'une voix étranglée. Embrassons-nous, et vive la France!

Ils échangèrent alors les signes de la plus sincère affection; en ce moment, ils ressuscitaient l'un et l'autre de cette sœur de la mort qui s'appelle l'absence.

Ce fut entre eux une avalanche de questions et de réponses interrompues, d'exclamations et d'étonnements bizarres et sans suite intelligente. Leurs cœurs se comprenaient, voilà tout; ce langage vaut bien celui des rhéteurs.

— Qu'as-tu fait depuis l'*autre?*

— Et toi, comment diable me quittas-tu si brusquement à Amboise?

— Ah! nous ne sommes plus aux jours du grand homme.

— Et moi donc! Je suis allé vingt fois au moins au ministère de la guerre. Mais, bah! un gouvernement de *pékins.*

— Ah! ce n'est pas comme du temps du grand empereur.

Et comme depuis Cicéron, qui en témoigne, les vieillards vantent par dessus tout le temps de leur jeunesse, nos deux chefs d'escadron s'abandonnèrent à leur admiration exclusive pour l'époque des victoires et conquêtes des premières années de ce siècle, dix-neuvième du nom.

Ils ne se comprirent clairement, au reste, que quelques heures après leur déjeuner, qu'ils prirent en commun.

Remarquant avec surprise qu'ils étaient proches voisins :

— Mais, nous ne nous quitterons plus! s'écrièrent tous deux à la fois.